

L'antijudaïsme du Nouveau Testament

par Joseph HUG

Les images poignantes du pape Jean Paul II à Jérusalem, au mémorial de Yad Vashem et plus encore au Mur des Lamentations, permettent de mesurer le chemin parcouru en une ou deux générations entre chrétiens et juifs. Déjà le geste de Jean XXIII ordonnant, en 1960, d'ôter de la liturgie du Vendredi Saint un terme désuet, offensant pour les juifs, puis, plus encore, le texte du concile Vatican II, en 1965, soulignant que «tous les juifs» ne sont pas responsables de la mort de Jésus, ont ouvert à un nouveau type de relations entre le judaïsme et l'Eglise catholique. En même temps, de nombreux historiens d'origine chrétienne ont montré que, très tôt, dès les III^e et IV^e siècles, des hommes d'Eglise et de gouvernement ont divulgué un enseignement du mépris à l'égard du judaïsme, favorisant ainsi, à certaines époques, des mesures vexatoires et des crimes très nombreux. Mais revoir l'histoire chrétienne et la tradition ne suffit pas. Il faut remonter en amont. Depuis une dizaine d'années, les exégètes chrétiens «revisitent» aussi sous cet angle les assises mêmes de la «maison chrétienne», à savoir le Nouveau Testament.

En 1996, les éditions Labor et Fides, sous la direction de Daniel Marguerat, ont publié un important dossier intitulé, *Le déchirement, Juifs et chrétiens au I^{er} siècle*.¹ En 1999, les *Cahiers Evangile* ont consacré un numéro sur le sujet.² Plus récemment, au début janvier 2000, l'Université catholique de Louvain a organisé un symposium sur l'Evangile de Jean et le judaïsme.

A la question brutalement posée, le Nouveau Testament est-il anti-Juifs ? il est évident que la réponse ne saurait se borner à oui ou non, écrit Philippe Gruson, dans l'introduction du dossier des Cahiers Evangile. D'abord, parce que l'histoire des débuts du christianisme est très complexe et nous échappe en partie. Le N.T. reflète au moins une dizaine de traditions différentes, les unes en milieux juifs, et d'autres en milieux païens. Par ailleurs, une ou deux

générations séparent le temps de Jésus de la rédaction des écrits chrétiens. Or, c'est précisément à ce moment que l'histoire du judaïsme est marquée par la destruction du Temple de Jérusalem par les Romains.

Ouvrons le dossier dans un ordre chronologique. Paul d'abord. Il est juif, du courant pharisien, très attaché à son peuple et à la Loi. On pourrait croire que sa «conversion» lui a fait remettre en cause l'élection d'Israël et son rôle primordial dans l'histoire du salut. Ce n'est pas aussi simple, estime Michel Trimaille. Dans sa première lettre à l'adresse des Thessaloniens, écrite en 49, Paul reproche aux Juifs *d'avoir tué le Seigneur Jésus et les prophètes* et d'avoir persécuté les apôtres. De ce fait, les Juifs *ne plaisent pas à Dieu et sont ennemis de tous les hommes... Ils remplissent complètement la mesure de*

leurs péchés et la colère (de Dieu) les a atteints définitivement (1Th 2,15 s.). Il y a ici, au moment où Paul attend le retour du Seigneur comme imminent, le cri passionné d'un Juif qui voit compromis par d'autres Juifs le dessein de Dieu et une œuvre à laquelle il s'est donné corps et âme, explique Michel Trimaille.

Mais dans la lettre aux Romains, composée quatre à cinq ans plus tard, Paul montre à quel point la relation à son peuple, Israël, le taraude. Le «coup de gueule» de la première lettre a fait place à une synthèse infiniment plus nuancée : *Ce qui est arrivé à une partie de ce peuple - endurcissement, infidélité - est de l'ordre du provisoire, mais fait néanmoins partie intégrante de la trajectoire du salut universel... Israël demeure toujours à l'intérieur du salut en la personne de Jésus-Christ.* Le «reste», c'est-à-dire la petite partie du peuple d'Israël qui a cru au Christ, a lui aussi une existence provisoire ; il appelle la nouvelle greffe qui reconstituera «tout Israël», le peuple de l'alliance en sa totalité.

Malheureusement, la pensée de Paul, celle du *mystère d'Israël*, se perd ensuite au II^e siècle, comme si les communautés pauliniennes avaient alors peu d'influence. Quand Tertullien, par exemple, relit la lettre aux Romains, il ne retient jamais le *mystère d'Israël*, observe Lucile Villey.

La violence de Matthieu

Venons-en maintenant aux pièces majeures du dossier : les récits évangéliques de la Passion et, plus largement, les quatre Evangiles et les Actes des Apôtres. Il est incontestable que la polémique anti-juive et les reproches massifs à l'encontre des Juifs sont bien présents dans les récits évangéliques de la Passion et vont s'accroître de Marc à Matthieu. Ce dernier n'attribue plus seulement à la «foule» présente au procès de réclamer la crucifixion de Jésus. Selon lui,

c'est la nation israélite, *tout le peuple*, qui déclare : *Son sang soit (on peut aussi traduire : est) sur nous et sur nos enfants* (27,25). Cette auto-malédiction - souvent invoquée au long de l'histoire pour justifier les malheurs du peuple juif - n'a selon toute vraisemblance jamais été prononcée, estime Simon Légasse. Elle est un produit de la polémique et sert, sous la plume de l'évangéliste, à faire de la guerre juive, perdue contre les Romains, et de la ruine de Jérusalem et du Temple, le châtement des Juifs inculpés collectivement du meurtre du Messie.³

Néanmoins, selon le même auteur, la polémique anti-juive dans les récits du procès de Jésus n'est pas purement arbitraire car elle possède des bases historiques. Sans aucun doute, l'élimination de Jésus est partie d'une initiative des dirigeants juifs de Jérusalem. Dans l'Evangile de Marc, le plus ancien, ce sont les chefs qui sont responsables de tout, la foule est simplement manipulée. Mais il est difficile d'admettre qu'elle ait été, à ce stade, favorable à Jésus, à ses idées, à son mouvement. En ce sens, tout en étant schématisée à l'extrême et donc discutable, l'attribution de la mort de Jésus aux habitants juifs de Jérusalem n'est pas dénuée de fondement.

Mais il nous faut revenir aux trois Evangiles de Matthieu, de Jean et à l'œuvre de Luc dans leur ensemble. Constatation étonnante, Matthieu est à la fois le plus juif et le plus anti-Juif des Evangiles. Aucun Evangile ne dit plus fortement l'attachement de Jésus à son peuple, Israël, et à ses Ecritures, à sa Loi. Mais aussi, aucun écrit du Nouveau Testament ne se prononce avec autant de sévérité sur le destin du judaïsme, observe Daniel Marguerat.

Le plus juif des Evangiles, car Jésus enjoint aux disciples : *Ne prenez pas le chemin des païens et n'entrez pas dans une ville des Samaritains ; allez plutôt vers les brebis perdues de la maison d'Israël* (10,5-6). Le Maître et ses disciples se consacreront exclusivement au peuple choisi. Le nom même de

Jésus est expliqué : *Le Seigneur est celui qui sauve son peuple, c'est-à-dire, le peuple de Jésus, Israël (1,21)*. Le cadre même des débats de Jésus avec les pharisiens se limite à l'horizon d'Israël. Il ne sera franchi qu'au terme de l'Évangile, lorsque le Ressuscité enverra ses disciples enseigner *toutes les nations*, c'est-à-dire Juifs et non-Juifs (28,19). Selon Matthieu, Jésus est destiné à Israël et ne parle qu'à lui ; il ne guérit, sauf exception, qu'à l'intérieur des frontières, et sa compréhension de la condition humaine dépend de la Loi d'Israël, remarque encore Daniel Marguerat.

Mais en même temps, presque d'un bout à l'autre, Matthieu construit un front du refus face à Israël. D'emblée, dans les récits de l'enfance de Jésus, l'évangéliste oppose les rois mages, figures des païens, qui trouvent le Messie et l'accueillent, au roi Hérode et à ses conseillers qui ne connaissent même pas les Écritures et complotent ensuite contre le Messie enfant (2,1-12). Dès le début de l'activité publique de Jésus, Jean le Baptiste, s'adressant aux foules juives, leur déclare : *Engance de vipères, qui vous a montré le moyen d'échapper à la colère qui vient ? Produisez donc du fruit qui témoigne de votre conversion ; et ne vous avisez pas de dire en vous-mêmes : «Nous avons pour père Abraham». Car je vous le dis, des pierres que voici, Dieu peut susciter des enfants à Abraham (3,7-9)*. Et les foules juives, contrairement aux disciples, *regardent sans regarder, entendent sans entendre ni comprendre (13,14)*. Le Royaume leur sera enlevé et *il sera donné à un peuple qui en produira les fruits*, selon la phrase qui conclut la parabole des vignerons révoltés (21,43).

On a souvent invoqué des circonstances atténuantes pour décharger Matthieu. Une situation historique de faiblesse expliquerait la violence théologique. Par ailleurs, l'ouverture universelle de la mission expliquerait cette même violence, comme contre-coup. On a aussi fait remarquer, ce qui me

paraît juste, que Matthieu sait retourner le jugement tranchant à l'égard des pharisiens contre sa propre communauté, l'Église. Plus profondément, le versant négatif du premier Évangile face à Israël se comprend si l'on considère le moment historique.

Contexte historique

Vers 70, deux courants du judaïsme ancien - qui recoupe pour nous à peu près l'Ancien Testament - sont aux prises : le judaïsme de Matthieu, attaché à la foi au Messie Jésus, et le judaïsme pharisien, dominé progressivement par la figure des rabbis. Chacun des deux revendique l'héritage de l'histoire de la Promesse. Et la ligne de rupture entre Matthieu et l'autre judaïsme passe par le Christ. Ainsi donc, lorsque le Jésus de Matthieu vitupère contre scribes et pharisiens, il s'agit d'une controverse interne au judaïsme. Certains textes de Qumrân, où le Maître de justice tonne contre ses adversaires, ne sont pas moins violents que les invectives de Jésus au chapitre 23. *Qui songerait à taxer Qumrân d'antijudaïsme*, remarque Daniel Marguerat.

Si l'on veut évaluer correctement la portée des arguments de Matthieu et éviter les anachronismes, il est indispensable de replacer le premier Évangile dans l'époque où il fut produit. Est-il juste d'imputer à l'évangéliste Matthieu la responsabilité de l'usage plus tardif de certaines parties de son œuvre aux fins de discrimination des Juifs ?

L'œuvre de Luc - le troisième Évangile et les Actes des Apôtres - témoigne d'une perception plus nuancée du rapport Juifs-chrétiens. Composé également dans les années 70-80, Luc ne coupe pas le lien avec Israël. Il cherche plutôt à concilier et à tout préserver à la fois : l'universalisme, soutenu par le système impérial romain, et le particularisme juif. Fils spirituel de Paul, Luc souligne la continuité de l'alliance divine avec son peuple. Il fait dire par exemple à



L'Église, allégorie du christianisme, et la Synagogue, allégorie de l'Ancien Testament (XIII^e siècle, Strasbourg).

Jacques, le chef de la communauté de Jérusalem : *Pierre vient de nous rappeler comment Dieu... eut soin de prendre parmi les nations un peuple à son nom* (Ac 15,14). Il y a là la reconnaissance d'un «statut d'association» pour les païens, à l'intérieur du seul peuple à son nom, Israël. Continuité et distinction. Le Livre des Actes ne s'achève pas sur une logique de fermeture. Il se termine par la scène de Paul à Rome, dont la maison est ouverte à tous ceux qui venaient le trouver, Juifs et non-Juifs.

L'Évangile de Jean, dont la rédaction finale est généralement fixée à la fin du I^{er} siècle, soit trois générations après la mort de Jésus, est sans doute celui qui, avec Matthieu, semble le plus marqué d'antijudaïsme. On y trouve même cette affirmation à l'égard des Juifs, mise dans la bouche de Jésus : *Si Dieu était votre Père, vous m'auriez aimé... Votre père, c'est le*

diable (8,44). Mais l'Évangile de Jean montre aussi Jésus déclarant à la Samaritaine, *car le salut vient des Juifs* (4,22). Ce verset a beaucoup gêné les commentateurs qui souvent, dès le II^e siècle, ont cherché à réduire ou à minimiser sa portée, voire même à le supprimer.⁴

Les 71 passages johanniques se référant aux Juifs renvoient à une grande diversité de sens possibles. En premier lieu, un sens ethnique et historique, «les Juifs» opposés aux «non-Juifs», sans connotation négative mais parfois avec une distance perceptible. Ailleurs, «les Juifs» sont les incroyants ; ailleurs encore, «les Juifs» représentent la catégorie des adversaires résolus de Jésus. Comme en un crescendo, vers la fin du récit évangélique avant la Passion, «les Juifs» sont devenus symbole d'incroyance.

Il faut se remémorer, pour comprendre le langage de Jean, l'histoire du temps qui fut

celui de la rupture entre judéo-chrétiens et Juifs. Elle s'est produite dans les années 80/90, comme en témoigne un passage du récit de la guérison de l'aveugle de naissance. Ses parents refusent de se compromettre en faveur de leur fils : *Ses parents dirent cela parce qu'ils avaient peur des Juifs ; car déjà les Juifs étaient convenus que si quelqu'un reconnaissait Jésus pour le Christ, il serait exclu de la synagogue* (9,22). Il semble que l'expulsion officielle de la communauté juive n'ait pas été appliquée avant que le judaïsme pharisien se soit doté de règles précises d'appartenance au peuple juif, durant l'assemblée de Jamnia. C'est alors seulement que, vers 80/90, les chrétiens ont été exclus de la synagogue. On en a confirmation par un texte issu de cette assemblée, la prière juive Shemoné-esré, dont une des malédictions vise les Notzrim, (les Juifs qui ont suivi Jésus de Nazareth), *qu'ils disparaissent en un clin d'œil ; qu'ils soient effacés du Livre des vivants.*

Image d'une rupture

C'est ainsi que l'écriture de l'Évangile, à travers le terme «les Juifs», a gardé la trace de la rupture en train de se faire entre deux groupes, l'un et l'autre issus du judaïsme ancien. «Les Juifs» deviennent une entité en soi, *une catégorie de l'incroyance, face au groupe des disciples qui se reconnaît de plus en plus dans la figure de Jésus, fondateur du mouvement «chrétien», et de moins en moins dans le judaïsme survivant de la guerre contre les Romains. Ce processus est sans doute simplificateur mais renvoie à un moment précis de l'histoire, à la fin du I^{er} siècle, écrit Alain Marchadour.*⁵

En guise de conclusion, j'aimerais souligner que :

- il y a nécessité d'une lecture historique des textes évangéliques où la polémi-

que anti-juive est présente, car une lecture naïve, au premier degré, peut être dangereuse ;

- il y a également nécessité pastorale d'un commentaire explicatif, ce qui représente un immense défi pour la prédication des Églises et dans les églises, notamment au niveau de la formation biblique et théologique des ministres de la Parole ;
- il faut que les chrétiens assument leurs textes fondateurs, sans les édulcorer, en sachant - dans la mesure du possible - d'où viennent les conflits dont les textes portent les traces ;
- sans rien renier de notre propre relation à Jésus-Christ, il faut comprendre les défis que les textes lancent aujourd'hui dans notre relation au judaïsme. Nous ne sommes plus à l'époque violente des conflits entre Juifs et judéo-chrétiens. Notre lecture des Évangiles, sources de vie, doit rendre Jésus et son esprit présents dans la vie de chacun et dans le monde.

Toute autre orientation, en particulier si elle est porteuse de haine et de préjugés contre les Juifs, serait une violence faite à l'Évangile.

J. H.

¹ Voir *choisir*, n° 443, pp. 34-35.

² Simon Légasse, Alain Marchadour, Daniel Marguerat, Michel Trimaille, Lucile Villey, *Cahiers Évangile*, n° 108, Service biblique Évangile et vie, Cerf, Paris 1999.

³ idem, p. 12.

⁴ En 1936, un évêque luthérien allemand édite l'Évangile de Jean sans ce verset, et en 1939, le ministère des cultes obtient de l'Église du Land de Bade la suppression de ce verset dans un livre de lecture biblique.

⁵ *Cahiers Évangile* n° 108, p. 45.